

GUY PAOLO

Série Entre

ENTRE LE HAUT ET LE BAS

*Le récit de deux histoires qui
s'entrechoquent avec force*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-706-0

Dépôt légal : avril 2025

Le mot de l'auteur

Avant toute chose, je me dois de vous informer que le regard que vous porterez sur cet ouvrage pourra changer à jamais la vision que vous vous faites du monde et de son humanité. Au premier abord, il vous semblera certainement n'être que pure fiction ou, a contrario, il dévoilera une réalité que j'aime à qualifier de non ordinaire.

Bien souvent, les portes de la connaissance restent fermées devant le passage de ceux qui cherchent un sens à leur vie. S'ils veulent pouvoir un jour se réaliser et profiter pleinement de toutes leurs capacités, alors ils devront puiser dans l'immensité d'une réalité dont ils ignorent bien souvent jusqu'à sa plus petite existence. « Pourquoi cela ? », me direz-vous. Je vais vous apporter mon explication, car même si les raisons semblent évidentes, il n'en demeure pas moins qu'elles sont hermétiques. À vrai dire, tout ceci s'est joué sur une variable sémantique qui, depuis la nuit des temps, ajuste de fausses croyances sur le curseur de la vie.

Je m'en explique. Les bien-pensants érudits qui ont traversé l'histoire de l'humanité se sont protégés en prenant soin de falsifier une vérité qui aurait pu mettre à mal la leur. Ils trouvaient bien plus payant de faire croire à l'Homme qu'il n'existe qu'à travers un intercesseur beaucoup plus grand que lui et qu'il ne peut, en aucun cas, être l'artisan de son propre bien-être. Aussi, cela leur était insupportable que l'humanité puisse consciemment s'approprier cette maxime qui lui ouvre l'accès à la plus grande des capacités existentielles mises à sa disposition :

« Le savoir s'acquiert, et la connaissance se révèle. »

Si chacun avait pu alors en prendre conscience, la nuance entre ces deux réalités aurait permis à l'humain de suivre un chemin beaucoup moins sinueux. De nos jours, les rapports si difficiles qu'il entretient avec sa Terre-Mère ne permettent pas de vivre en parfaite harmonie avec les éléments qui l'entourent. Alors il devra, le plus tôt possible, sous peine d'une importante purge, s'adapter aux colères sourdes du cœur de cette vieille dame qui gronde, chaque jour, un peu plus.

J'aime à croire que les portes de la connaissance s'ouvriront un jour en grand pour enfin libérer non pas la colère d'improbables dieux célestes, mais l'homme de sa propre prison de chair. Ainsi, s'il en ressent le besoin et s'il trouve le courage de faire de cette maxime sa propre réalité, alors elle le portera bien plus loin que tous les paradigmes qui ont construit l'illusion si parfaite dans laquelle il vit.

Je garde, pour ma part, la vision déformée d'un monde qui ne se nourrit que de ses rêves, oubliant au passage de remettre dans le bon ordre, à chacun de ses sursauts, ses joies et ses peines. Alors pour que la vie soit enfin parfaite sur cette Terre de beauté, il faudra obligatoirement, avant tout, que l'Homme oublie qui il est et qu'il fasse fi d'un monde qui l'a mené précisément au début de sa fin.

Que les regards posés sur la vie souffrent désormais du plus beau des messages qu'un illustre personnage, en son temps, délivra en ces mots :

« En vérité, en vérité, je vous le dis... »

« Les choses ne semblent pas toujours être ce qu'elles sont. »
Ange Hariel

I. La pilule rouge

— Monsieur Livinsky, monsieur Raymond Livinsky ?

— Oui.

— Suivez-moi, je suis le professeur Ylls. On vient à l’instant de me donner votre dossier. Je vais m’occuper de vous. Nous allons prendre quelques minutes ensemble, et après cela, je vous laisserai entre les mains de mon assistante.

Cela faisait plus d’une demi-heure que Raymond attendait seul dans une petite pièce où un faible néon répandait une lumière blafarde sur la table basse et sur le peu de mobilier en bois qui la meublait. La porte avait claqué derrière lui, l’enfermant dans un lieu qu’il n’avait pas choisi et dans une situation qu’il n’avait pas choisie. Il fit aussitôt le tour de la pièce, ressentant le besoin pressant de respirer un bol d’air frais. Il s’attarda quelques instants sur la seule et unique petite fenêtre que des barreaux torsadés condamnaient pour s’apercevoir qu’elle donnait sur une cour intérieure qui avait le plus grand mal à capturer la lumière du jour. Il s’en approcha et tenta en vain de l’ouvrir. Il retourna s’asseoir, tout tremblotant, déçu de ne pas avoir pu profiter d’un peu de fraîcheur. Ces dernières minutes l’avaient plongé dans un état de stress, et une forte pression pesait à présent sur sa poitrine.

Que faisait-il là ? Il n’en avait pas la moindre idée.

On l’avait accompagné à cet endroit après qu’il eut fait tout un tas de démarches auprès d’une secrétaire, somme toute charmante, mais qui semblait strictement appliquer un soi-disant règlement intérieur. Elle était tout de même arrivée, au bout de longues minutes, à lui décrocher un maigre sourire forcé, marquant son visage d’un surprenant rictus. Sans vraiment lui porter attention, elle tapotait sur le clavier de son ordinateur, levant de temps en temps la tête tout en continuant à compléter son questionnaire par les réponses qu’il voulait bien lui donner. Au bout d’un moment, la stérilité de leur échange finit par l’agacer encore un peu plus. Il se voyait, défendant avec un certain acharnement chacune de ses paroles comme une unique vérité, et le sentiment profond que la personne en face de lui n’en avait que faire s’ajoutait au peu d’importance et à l’antipathie qu’elle lui témoignait.

Il avait beau insister sur chaque détail de son histoire, rien n'y faisait, et l'imperturbable secrétaire continuait son travail dans une totale indifférence. C'est ainsi qu'il le percevait. S'adressait-il à la bonne personne ? Il n'en savait rien. Il prenait simplement conscience de la situation dans laquelle il était, et l'agacement dans lequel il se retrouvait le pressait à en finir le plus vite possible avec toutes ces contraintes administratives qui l'insupportaient.

Il avait fait preuve du plus grand calme durant leur échange, mais plus elle le questionnait, plus une certaine tension s'emparait de lui. Elle ne faisait aucun effort pour prendre en compte ce qu'il disait, négligeant la nature de son mal. Cette situation stressante finit par le submerger pour l'enfermer encore un peu plus dans une folie qui le ramena rapidement vers la seule et unique obsession qui l'avait poussé à venir jusque-là. En fait, sa démarche était des plus simples : il ne cherchait qu'à se libérer d'une quantité d'idées sombres qui encombraient son esprit.

Son angoisse avait fini par le mettre dans tous ses états et, soudainement, il se mit à tourner en rond devant le comptoir tout en se tenant la tête entre les mains. Au bout de quelques instants, son comportement presque agressif finit par focaliser toutes les attentions, et un homme en blouse blanche, plutôt grand et fort, vint le chercher pour l'emmener dans une petite pièce éclairée d'une lumière plutôt blafarde.

— Alors, monsieur Livinsky, dites-moi. Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver ?

Le professeur Ylls s'adressait à lui d'une voix calme, presque paternelle, lui montrant de l'attention et de la bienveillance. Il l'invita à s'installer dans un des fauteuils devant la table et lui apporta un verre d'eau bien fraîche. Tout en lui parlant, il sortit de la poche intérieure de sa blouse une petite boîte transparente et lui tendit une pilule de couleur rouge qui allait servir, au mieux, à le calmer.

— Prenez-la, Raymond. Je peux vous appeler ainsi ? Elle vous fera le plus grand bien, et vous me raconterez ensuite ce qui vous amène.

Lui disant cela, il posa chaleureusement sa main sur son épaule en tournant autour de lui, comme s'il voulait s'assurer d'un

minimum de contact physique entre eux. Raymond s'enfonça paisiblement dans le fauteuil, rassuré par cette soudaine marque d'affection. Il prit le verre que le docteur lui tendait, le saisissant de ses deux mains comme un enfant qui craignait de faire une bêtise. Il déposa délicatement la pilule sur sa langue et l'avalait avec une grosse gorgée d'eau. Avait-il eu raison de venir ? Peut-être voulait-il simplement se cacher de ce qui le tourmentait ?

Il était, pour l'instant, trop perturbé pour avoir l'esprit clair et y répondre. Il luttait pour rester dans son présent et pour ne pas sombrer dans la démence qui lui ouvrait grand les bras. Rapidement, le cachet fit son effet, et les voix qui le perturbaient depuis son arrivée au service psychiatrique avaient fini par lui laisser un peu de répit. Il en profita pour s'exprimer.

— À présent que je me sens mieux, voulez-vous toujours m'écouter, docteur ? Vous pensez vraiment pouvoir m'aider, mais vous ne savez rien de lui. Vous ne pouvez même pas vous douter de sa puissance et de son influence. Il hante mes nuits et me pourchasse durant la journée. Oui, j'ai fauté. Oui, j'ai menti et j'ai infligé beaucoup de mal autour de moi. Je suis notamment dépendant de tout un tas de choses et, en venant vous voir, je me sens prêt à renoncer à tout ce qui a fait ce que je suis devenu aujourd'hui. Aidez-moi, docteur, aidez-moi et faites qu'il sorte de ma tête.

Ylls était un grand professionnel dont l'expérience n'était plus à mettre en doute, et la façon dont il pratiquait avait, depuis longtemps, fait ses preuves. Il était reconnu dans sa corporation, et ses pairs le considéraient comme l'un des meilleurs. Il consacrait la majeure partie de sa vie à aider les autres et à voir en eux ce qu'il n'arrivait plus à discerner en lui-même. La passion qui l'habitait brûlait toute son énergie et remplaçait, tant bien que mal, la famille qu'il n'avait jamais pu avoir. Il se voyait ainsi, terminant sa vie seul, envahi par les tourments des autres. Il trouvait finalement dans cette ligne de conduite toute la force nécessaire pour continuer à exercer sa vocation.

— Docteur, êtes-vous prêt ? Alors, écoutez attentivement ce qui va suivre. Vous allez être la seule et unique personne à qui je raconterai toute cette incroyable histoire.

Ylls dérogea à son éthique et prit à son tour un verre dans lequel il versa une bonne dose de whisky malté qu'il accompagna, comme tout amateur qui se respecte, d'un verre d'eau bien fraîche. À situation exceptionnelle, moyen exceptionnel. Cet entretien imprévu empiétait sur la fin de sa longue journée, mais le début de cette histoire avait suscité en lui un intérêt particulier. La forme de démence dont semblait souffrir ce pauvre homme l'obligeait à lui consacrer un peu plus de temps. Il s'installa dans un fauteuil, juste en face de lui, remarquant un détail qui lui avait échappé : Raymond ne portait pas de chaussures et avait des traces de sang séché sur ses pieds et, sur une de ses chevilles, des hématomes montrant qu'il avait pu être enchaîné. Ce triste constat l'interpella, lui ouvrit soudainement les yeux et lui fit comprendre qu'il passerait certainement toute la nuit en sa compagnie. En tout cas, s'il tenait à affiner son diagnostic, il devait s'y préparer. Il y eut un long silence, puis Raymond reprit ses explications après une longue inspiration.